



#5 / H Ô T E L - R I V E T
SEMIN / SILBERMANN

Couverture : Extrait de l'illustration (P. 5) de Jean-Claude Silbermann.

Semin - Silbermann

Dessiner le champignon.

Dessiner le champignon a paru pour la première fois dans le catalogue de l'exposition Babil Babylone (Villa Tamaris, La Seyne-sur-mer , 16 septembre - 22 octobre 2000), publié par Sixtus/Éditions à Limoges.

Je me souviens avoir éprouvé un sentiment mêlé, d'étonnement et je crois de soulagement, le jour où j'ai eu connaissance du fait suivant : les éditeurs spécialisés qui publient les guides à l'usage des ramasseurs de champignons, ayant remplacé à leur catalogue les vieux titres illustrés à la main par des ouvrages comportant de somptueuses photographies couleur, ont dû faire un jour subitement marche arrière ; les statistiques des accidents liés à l'ingestion d'espèces vénéneuses croissaient à un rythme inquiétant. Les enquêtes eurent tôt fait de démontrer que le dessin d'une amanite phalloïde imaginée à partir des caractéristiques générales du champignon était infiniment plus utile, à qui se souciait de reconnaître l'espèce, que la plus soignée des photographies d'une amanite réelle. La photographie était même source de graves erreurs. Il n'y avait donc pas d'avenir dans le manequinat chez les cèpes et les bolets : un avatar de l'espèce, même choisi gras et sémillant, est nécessairement inapte à représenter efficacement la totalité de ses congénères.

Qu'un vulgaire dessin manifeste, s'agissant de vie ou de mort, une supériorité indiscutable sur la photogra-



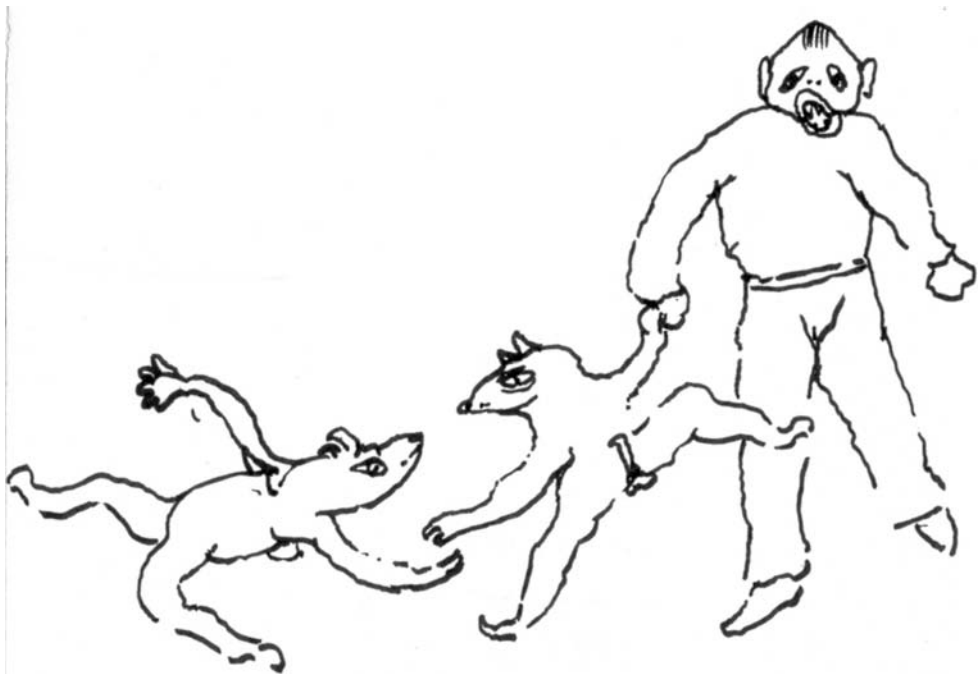
phie a de quoi étonner, mais aussi de quoi rassurer (il faut dire que je gagne ma vie dans une école de dessin). Je me suis souvent demandé par la suite si la pitreuse défaite de la photographie réaliste du champignon face au croquis synthétique n'avait pas valeur générale : après tout, dès que l'essentiel est en jeu, on a plutôt recours à un dessin simplifié qu'à une peinture ou à une photographie. On indique les sorties de secours par le moyen d'un pictogramme qui ressemble beaucoup à un dessin d'enfant, pas par une reproduction du Radeau de la Méduse ou une photographie de Paris-Match, et on cherche son chemin en s'aidant d'une carte, pas d'une photographie aérienne.

Tout se passe comme si les grandes questions de l'existence exigeaient d'autorité une forme simple, et comme si en retour les formes simples constituaient par principe un antidote à la futilité. Les chansonnettes en sont un bon exemple : même la plus stupide des rengaines , la dernière scie de bastringue ne s'abaissera jamais à parler, mettons, de l'Ecole Nationale d'Administration, du cours de la bourse ou de l'aménagement du territoire; au bout du compte, il n'y sera jamais question de d'amour, de mort, de sexe et éventuellement de

belles voitures. Il y a donc lieu de penser qu' un dessin candide - du genre de celui qui vous dira exactement si l'omelette du soir est ou non susceptible de vous faire passer l'arme à gauche - est le véhicule indispensable d'une métaphysique qui se tient.

C'est précisément une forme de simplicité candide qui caractérise le dessin et la peinture de Jean-Claude Silbermann. Elle peut déconcerter au premier abord : on a beau savoir que les peintures idiotes et les livres érotiques sans orthographe figurent sur les meilleures étagères, il faut souvent un long temps d'apprentissage pour se sentir le droit d'aimer , adulte, les bonshommes porte-menu pour lesquels on n'hésitait pas, enfant, à faire un crochet. Je veux dire aimer vraiment, sans le détestable alibi du Kitsch qui permet à n'importe quel nouveau riche d'aimer en feignant détester - c'est à dire sans avouer le goût qui le porte vers, par exemple, les nains de jardin ou les pendules à coucou. Jean-Claude Silbermann s'est inspiré de bonshommes porte-menu pour ses premières silhouettes découpées, au début des années soixante - c'est à dire précisément au moment où les restaurants abandonnaient cette magnifique tradition figurative. Aucune

condescendance, aucun second degré dans l'inspiration populaire de Silbermann, mais une attention aux détails significatifs de la vie quotidienne. Le recul, ou pire, la standardisation du porte-menu, sont allés de pair avec l'empoisonnement graduel de la nourriture, et l'adoption dans l'énoncé du menu lui-même de ces litotes filandreuses qui sont à la gastronomie ce que la correction politique est à la vie sociale contemporaine en général (le faussaire qui déguise en farandole de verdure son foin surgelé étant le partenaire logique du contremaître qui prétend cultiver les ressources humaines). C'est en ayant tout cela en tête qu'il faut comprendre le joli titre que leur donna au début Silbermann d' "enseignes sournoises": dans un monde qui a fait de l'antiphrase une des clefs de son système d'oppression, on ne voit pas comment les artistes pourraient baptiser les vertus autrement qu'en leur donnant des noms de vice. C'est pour cela aussi qu'il n'y a pas lieu de s'inquiéter, au contraire, que Babil-Babylone, donné par Silbermann comme l'oeuvre de sa vie, se présente sous les traits d'un gigantesque Pop Up - j'ignore le mot français, s'il existe, pour désigner ces livres pour enfants dont les



figures, par l'effet d'un savant pliage, se déploient perpendiculairement à la page qu'on vient de tourner - un Pop Up qui illustrerait la comptine suivante :

- 1) J'ai vu la mort mâle et la mort femelle se croiser sur le pont ;
- 2) Ce matin, j'ai vu la mort mâle et la mort femelle se croiser sans se reconnaître sur le pont de l'En-Dessous de Tout.
- 3) Ce matin, en ouvrant les volets de la maison où je suis né , j'ai vu, comme je vous vois , etc...

La franchise plastique des figures qui composent Babil Babylone, ou leur sournoiserie, pour parler artiste, garantit qu'on est en présence de choses importantes; de son côté la comptine est justement à la thèse d'Etat à peu près ce que le dessin de champignon est à sa photographie en quadrichromie, ou le haïku à l'opéra en cinq actes : l'expression d'un infini respect du lecteur.

Ledit lecteur ici se rebiffe : vous nous faites l'éloge du haïku, mais c'est une dissertation que vous nous infligez !



Il n'a pas tort. J'aurais sûrement dû dire non, quand Silbermann m'a proposé, comme un jeu, d'écrire sur Babil-Babylone - d'autant que Silbermann écrit merveilleusement bien, et que je ne suis pas du tout sûr que Silbermann peintre ait besoin de qui que ce soit d'autre que Silbermann merveilleux écrivain pour ajouter à sa peinture ce qu'il faut de mots - si tant est qu'il faille le faire. Il est de ces auteurs rares dont on referme les livres avec le sentiment d'avoir su de toute éternité ce qu'on vient pourtant précisément d'y apprendre. La cerise, le saumon et le gardien du trait et «Pas même un tison, sa brûlure» parlent si justement et si modestement du désespoir qu'on devrait les prescrire impérativement à tous les désespérés ; l'angoisse et le scepticisme y sont nourris avec tendresse, comme on nourrit un feu domestique de petits brins de fagot, familièrement. Chacun sait que les petits feux sont beaucoup plus difficiles à nourrir que ces grands incendies où il suffit de jeter pêle-mêle des phrases et des grands sentiments - c'est encore le principe du champignon dessiné. Mais une fois dit oui, comment faire de Babil-Babylone une exégèse qui ne se pousse pas du col ?

Voici en gros ce que j'avais imaginé : pour mettre en perspective tous les registres possibles de l'œuvre sans battre en brèche ses qualités d'évidence, et sans me complaire dans le rôle de l'exégète, m'était venue l'idée d'une anthologie de citations inventées, en nombre suffisant pour embrasser tous les points de vue qu'il me paraissait possible d'adopter. Ma liste comportait, arbitrairement :

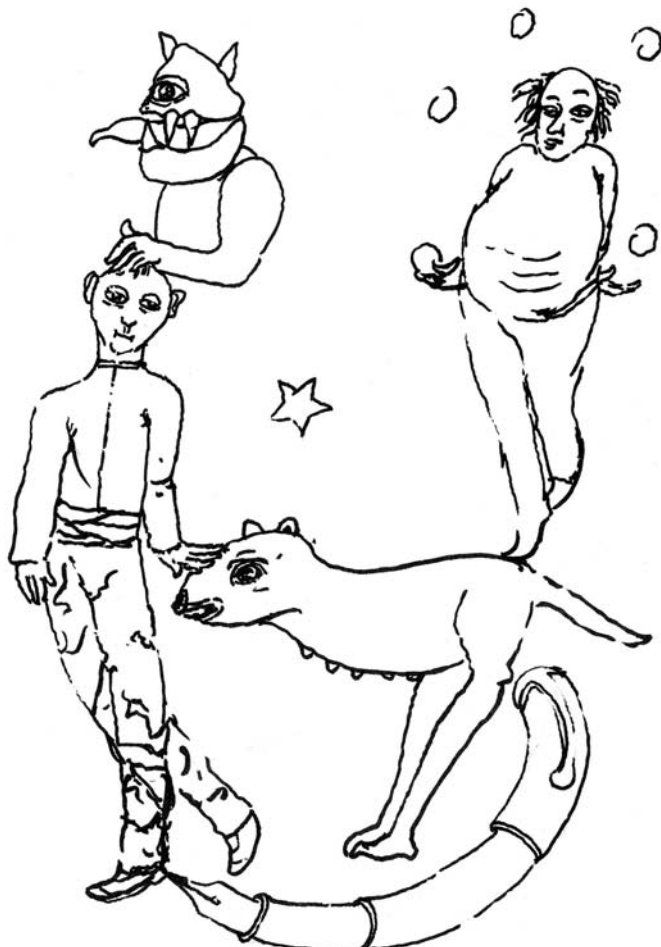
- le point de vue d'un psychanalyste français
- le point de vue d'un musicologue
- le point de vue d'un grammairien
- le point de vue d'un historien dans la tradition de Panofsky
- le point de vue d'un historien marxiste
- le point de vue d'un historien spécialiste de Duchamp
- le point de vue du Collège de Pataphysique
- le point de vue d'un nostalgique des temps héroïques du

Surréalisme

- le point de vue d'une historienne féministe (britannique)
- le point de vue d'un écrivain français
- le point de vue d'un spécialiste des sciences occultes
- le point de vue du critique du Figaro
- le point de vue du critique d'un journal branché
- le point de vue d'un historien formaliste
- la notice du Bénézit
- un pastiche de mes propres articles

Il me semblait pouvoir de la sorte glisser des remarques utiles à l'intelligence du sujet, qui pouvaient être contradictoires, et la dimension du pastiche me dispensait de rigueur sur le fond dans les registres où je ne connais pas grand chose (les plus nombreux) .

Je me suis mis au travail ; je n'étais pas si mécontent du point de vue de l'écrivain français (Régis Guilleret, auteur du "Zéro" et d' "À prendre ou à laisser") :



[...] qui a peur de Polly Maglotte le cycle de la langue tourner sept fois sa langue tout petit tout petit tour de france dans sa bouche ça pédale dans l'alangue bandante hors le mur somnocfunambule jupes relevées il s'en lèche le babil babylone Baby Lionne c'est un loup mords mâle noeud sur une table de bridge Stephen le héros du dédale premier artiste de tous les temps le fil au fond du labyrinthe fil rouge mes fesses oui c'est les tripes qu'il dévide Ariane rêve de la belle bouchère dévide les tripes Minus Minos faut triquer le Minus bande les boules Marius gendarmes uniformes et livrées Sein Jean Cloud (apocalypse selon) Silverwoman. [...]

un peu moins déjà de celui d'Angelica Pabst (pour Women's art monthly)

[...] Il est surprenant qu'apparaisse dans le contexte français (la France est rappelons - le ,le pays d'Europe avec la Suisse où le droit de vote a été le plus tardivement acquis pour les femmes - la langue française, qui

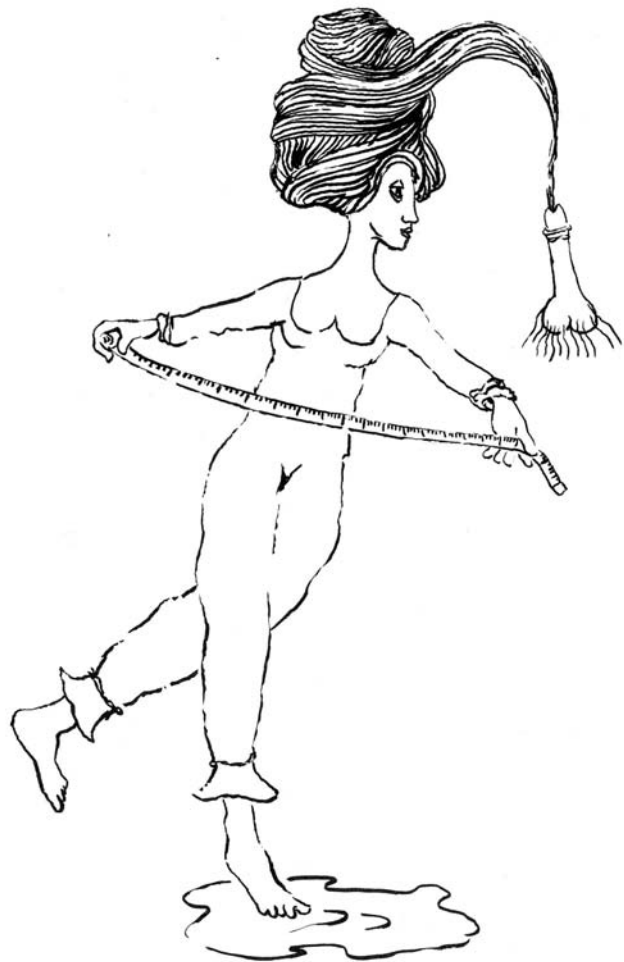






ignore le neutre, privilégie l'accord des adjectifs avec les substantifs de genre masculin) une oeuvre comme Babil Babylone de Jean-Claude Silbermann. Le texte fondateur de ce travail, qui se présente comme un environnement assez largement post-moderne dans sa facture et son ambition, est le suivant : "un jour, j'ai vu la mort mâle et la mort femelle se croiser sur le pont". Il pose la question de ce que l'on pourrait à bon droit appeler le machisme iconographique, autrement dit l'ensemble des accords tacites sur quoi reposent les représentations allégoriques classiques de la mort sous les traits d'un personnage féminin. Pourquoi des déesses et non des dieux filent-elles le cours de notre destinée avant de le couper? Jeunisme et machisme se conjuguent dans la plus haute tradition littéraire française et nous tenons pour significatif que Valéry n'ait jamais osé écrire Le Vieux parc.

Silbermann revient lucidement sur la sexualisation des rôles dans une société phallogcentrique : le motif central de Babil Babylone met en scène une femme Torero qui éventre un taureau en érection, une éradication symbolique de la testostérone. Dans Babil Babylone, les femmes agissent - les hommes jouent à la pétan-



que. Babil babylone apparaît de manière indiscutable comme une projection du désir féminin [...]

Je comptais sur le point de vue de l'historien formaliste pour décrire l'oeuvre par le détail, resituer les enseignes surnoisées de Babil-Babylone dans la tradition du Shaped Canvas, mentionner les Mythologies et Fêtes des Mères de Victor Brauner qui sont déjà des Shaped Canvases ironiques.

Le musicologue devait faire un savant parallèle entre le mode de composition, par additions successives, de la comptine fondatrice, avec celui du Bolero de Ravel, rattacher les deux à une esthétique de la Vanité et regretter la position des Surréalistes sur la question de la musique. Le grammairien, ou, au choix, le Pataphysicien, devaient gloser sur le titre : la fausse étymologie qui rattache le babil des enfants (dérivé en réalité d'une onomatopée) à Babel, le nom de Babylone dans la Bible, l'allitération que tous reconnaîtront dans le babil de Babel qui est le nom de Babylone dans la Bible, l'oxymore qui juxtapose le babil, langage de l'innocence, avec la Babylone de toutes les perversions ; ils devaient évoquer des

formes voisines dans la littérature populaire (Baby Alone in Babylone, des paroles de Serge Gainsbourg chantées, au moins c'est ce qu'il me semble, par Jane Birkin, le grammairien, ou le Pataphysicien, devaient aller vérifier), et Joyce bien évidemment auquel avait déjà pensé l'écrivain français.

Le point de vue de l'historien marxiste devait me permettre de régler quelques comptes personnels - en parlant de comptes à régler, je me suis beaucoup amusé en allant regarder la vraie notice du Bénézit sur Silbermann pour en faire une fausse ; même exprès, il m'aurait été difficile de faire plus donneur de leçons :

Silbermann Jean-Claude

né le 31 août 1935 à Boulogne-Billancourt (Hauts de Seine .
XXème siècle. Français.

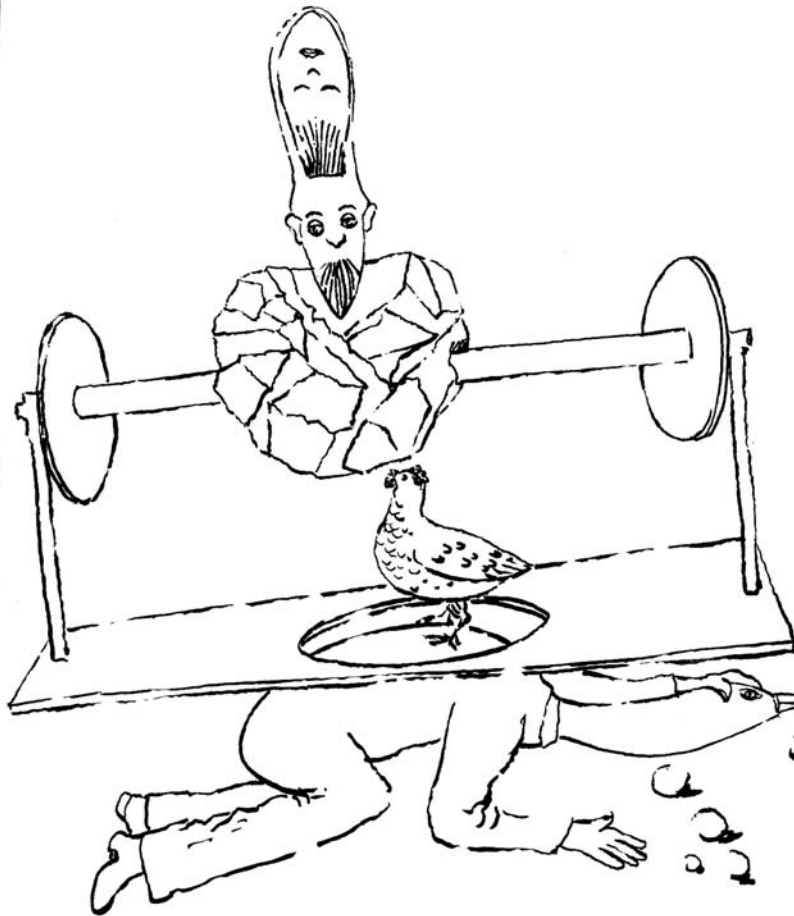
Il conclut des études secondaires médiocres par la découverte d'Apollinaire, Breton, Péret, Char, Rimbaud, Lautréamont, Eluard. Après quelques péripéties voya-

geuses il revint à paris en 1955. En 1956 il adhéra au groupe surréaliste et participera à ses activités jusqu'à la dissolution en 1969. [...] En tant que surréaliste de vocation et d'intronisation, subjugué par Breton et accessoirement par lui-même, complaisant à se raconter et à se faire raconter, il recourt, pour autant que le permette une réalisation lente, à une genèse automatique des images à mesure qu'elles s'imposent de l'inconscient à son esprit [...]

Silbermann, au coin !

Le détour par le Bénézit posait la question de savoir s'il était licite d'insérer de vraies citations dans les fausses. C'était tentant mais ambigu.

Je comptais évidemment sur le Duchampien pour mettre en évidence d'indiscutables analogies entre Babil Babylone et le Grand Verre - les boulistes placés dans le registre supérieur ne pouvant pas ne pas évoquer le Cimetière des uniformes et livrées, le taureau sacrifié couleur de lait étant proche de la Voie lactée, sans compter le petit cycliste qui pédale sur la langue comme celui d'Avoir l'apprenti dans le soleil ni le



Loup Vert qui fait de l'oeil à Ovaire toute la nuit. A vrai dire c'est le Duchampien qui demandait le plus de travail ; il commençait à avoir envie d'un diagramme qui nomme chaque silhouette, établit des hypothèses sur leurs relations, le langage et les références cachées à Duchamp ; il découvrait un rapport précis entre Duchamp et la pétanque. C'est avec lui que j'ai commencé à craquer. Que j'ai eu peur du fastidieux, de ne prendre appui sur l'œuvre que pour alimenter mes propres fantasmes (l'exercice Duchampien par excellence), que la règle du jeu tourne à vide. Les pastiches du psychanalyste, du critique du Figaro et du critique branché étaient téléphonés. Je connaissais beaucoup moins bien que je ne le pensais Panofsky, et pas tant que ça les sciences occultes. Le bon plan était un mauvais plan.

Un haïku était-il encore possible ? Je jalousai le sublime titre d'un texte de José Pierre sur Silbermann, emprunté aux Champs Magnétiques : "Des péniches de cristal tirées par des taupes". C'est en y réfléchissant que l'évidence m'est apparue : Babil Babylone illustre un guide pour les rêves ; l'éditeur est en panne parce qu'il cherche toujours un texte ; il ne peut pas utiliser

des récits de rêve, il n'y a rien de plus embêtant que les récits de rêve (si ce n'était pas le cas on ne serait pas obligé de payer grassement des gens pour les écouter) et rien de plus aléatoire que les interprétations de rêves (on connaît l'histoire de ce garçon qui, s'éveillant d'un rêve érotique, crut comprendre que son désir le plus secret était d'interminablement grimper un escalier). Il est possible qu'un guide pour les rêves ne comporte que des illustrations.

Didier Semin

Didier Semin est professeur d'histoire de l'art à l'École nationale supérieure des beaux-arts à Paris. Il a exercé les fonctions de conservateur au Musée national d'art moderne de 1991 à 1998. Il a notamment publié des ouvrages sur Christian Boltanski (Art Press, 1988), Victor Brauner (RMN/Filippacchi, 1990), l'Arte Povera (Centre Pompidou, 1992), et un essai intitulé *Le peintre et son modèle déposé*, paru en 2001 aux éditions du MAMCO à Genève.



Hôtel-Rivet est une publication
de l'École Supérieure des Beaux Arts de Nîmes.
Directeur de la collection :
Dominique Guthertz

Hôtel-Rivet
10 Grand'Rue
30000 Nîmes
04 66 76 70 22
esbanimes@netcourrier.com



N°d'Editeur : 05
Dépôt légal à parution
ISBN 2-914215-02-9

Achévé d'imprimer en décembre 2004

AGM Nîmes

Conception et réalisation :

Nigo / ESBAN

Publié avec le soutien de la D.R.A.C. Languedoc - Roussillon.

#5/SEMIN / SILBERMANN

DESSINER LE CHÂTEAU / HÔTEL-RIVET

